

JEAN-JACQUES BRANCHE



PEINDRE L'INEXPLICABLE
LIVRE D'ARTISTE • 2026

Jean-Jacques Branche

La peinture comme voyage intérieur

Avant-propos

Il existe des tableaux que l'on regarde, et d'autres dans lesquels on entre. Dans la peinture de Jean-Jacques Branche, le visible ouvre sur le symbole, le récit et la quête de sens.

Ce livre rassemble des œuvres et des détails qui invitent à une lecture lente et attentive, ouverte à l'inexplicable.



Prologue — Le tableau invisible

Il existe des rêves qui meurent, d'autres qui s'endorment, et ceux qui attendent. Ils guettent une circonstance, une rencontre, un accident de la vie — une porte qui s'ouvre enfin. Parfois, l'attente dure si longtemps que celui qui les porte finit par croire qu'ils n'étaient qu'une illusion de jeunesse.

Jean-Jacques Branche avait seize ans lorsqu'il comprit qu'il voulait être peintre. À cet âge, on sait encore peu de la vie, mais parfois, avec une précision troublante, ce qui nous appelle.

Il aurait pu suivre cette voix, mais la vie avait d'autres projets. Il entra dans un univers où les chiffres pesaient davantage que les rêves, où l'on parlait de contrats, de risques, de stratégie, de responsabilités et d'avenir : un monde rationnel, dans lequel on apprend à mesurer ce qui pourrait arriver avant que cela n'arrive.

Dans la banque et l'assurance, Jean-Jacques Branche construisit pendant des années une existence solide. Pourtant, derrière cette vie professionnelle, l'adolescent continuait de tenir un pinceau. Il attendait.

I — Le métier de prévoir

Il y a une ironie presque parfaite dans cette première partie de sa vie.

Pendant des décennies, son métier consista à regarder le futur, à anticiper, à évaluer les risques et à essayer de comprendre ce qui pouvait arriver demain.

Puis, un jour, il décida de consacrer sa vie à quelque chose qui échappe précisément à toute prévision.

La peinture.

Il y a quelque chose de presque cinématographique dans ce changement.

D'un côté, des tableaux Excel, des contrats, des chiffres, des probabilités; de l'autre, une toile blanche. Et entre les deux, un homme qui comprend peut-être enfin que ce qu'il cherchait depuis toujours n'était pas la sécurité, mais le sens.

Lorsqu'il quitte progressivement le monde professionnel, il ne devient pas soudainement un autre homme: il devient celui qu'il avait différé.

Le jeune homme de seize ans n'avait jamais vraiment disparu; il avait simplement attendu son heure.



II — La revanche du pinceau

Alors commence une étrange seconde vie. Mais ce n'est pas une retraite: c'est une conquête.

Car peindre n'est pas, pour Jean-Jacques Branche, une manière de se distraire du réel, mais de l'affronter.

Il choisit l'huile et la précision, une technique ancienne, exigeante, presque déraisonnable à l'époque de l'image instantanée. Il aurait pu chercher la facilité; il choisit la difficulté.

Chaque visage doit être juste, chaque main crédible et chaque matière posséder son poids: le verre doit sembler être du verre, la peau paraître vivante, la fleur pouvoir être touchée, le métal réfléchir la lumière et le tissu avoir une épaisseur.



Mais cette précision n'est jamais une fin : elle est un piège.

Car plus la peinture paraît réelle, plus Jean-Jacques Branche peut introduire dans cette réalité quelque chose qui ne l'est pas.

Un personnage venu d'un autre siècle, une référence philosophique, une créature étrange, un symbole, un fragment de rêve, une scène biblique, une catastrophe, une apparition ou un détail que l'on ne remarque qu'après plusieurs minutes : la réalité devient alors le décor d'une autre réalité.

III — Le monde est un rebus

C'est peut-être ici que commence véritablement son œuvre.

Il regarde les maîtres anciens et comprend quelque chose qu'ils savaient déjà : un tableau peut être beaucoup plus grand que sa surface.

Bosch lui montre que la peinture peut devenir un monde; Brueghel, qu'une multitude de personnages peut raconter simultanément mille histoires; Dali, que le rêve peut envahir la matière la plus précise; Le Caravage, que la lumière peut devenir une révélation. Dante lui offre un voyage et Érasme, la folie.

Et lui? Il rassemble les morceaux, non pour faire revivre le passé, mais pour le faire entrer dans le présent.

Alors ses tableaux deviennent des carrefours.

Le religieux rencontre le scientifique, le philosophe rencontre le fou, le sacré rencontre le trivial, l'ancien rencontre le contemporain et la beauté rencontre la catastrophe.

Et parfois, au milieu de tout cela, un personnage semble regarder le spectateur, comme s'il savait quelque chose que nous ignorons.

IV — L'Éloge de la folie

Puis vient L'Éloge de la folie, et soudain le projet prend une autre dimension. Érasme n'est plus seulement un auteur ancien: il devient un miroir.

Dans la peinture apparaissent des références à Bosch, Dali, les Rois mages, Marie, Joseph, Einstein, Don Quichotte, Gaïa et quantité d'autres figures ou symboles.

Les figures semblent trop nombreuses, et c'est précisément le but.

Il faut entrer dans le tableau comme on entre dans une ville inconnue : regarder une première scène, puis une seconde, avant de découvrir, derrière elle, une troisième.

Le tableau n'est plus une image : il devient une enquête, et peut-être même une épreuve.

Car plus on regarde, moins on est certain de comprendre.

La folie n'est-elle pas précisément cela : croire que le monde est simple alors qu'il ne l'est pas?

Jean-Jacques Branche ne peint donc pas seulement la folie des autres; il peint peut-être notre propre besoin de mettre de l'ordre dans un monde qui n'en possède pas toujours.



Un amour infini

V — La pierre cachée

Sur le chemin apparaît une phrase ancienne, une phrase qui pourrait presque résumer toute sa vie:

Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem.

Visite l'intérieur de la Terre; en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée.

La formule alchimique devient alors autre chose: une méthode.

Regarder à l'intérieur, creuser, corriger, recommencer, chercher: ne jamais considérer la première réponse comme définitive.

Et finalement découvrir que la pierre que l'on cherchait quelque part dans le monde était peut-être cachée en soi.

Il y a dans cette idée quelque chose qui ressemble profondément à son parcours : pour devenir peintre, il lui a fallu revenir vers une aspiration née à seize ans; pour comprendre ce qu'il voulait vraiment peindre, il lui fallait aller beaucoup plus loin, chercher derrière les apparences.

VI — Dante

Alors arrive Dante.

Et avec lui, l'un des projets les plus vertigineux de cette aventure:

La Divine Comédie.

L'Enfer, le Purgatoire, le Paradis... une architecture immense.

Car l'Enfer de Dante n'appartient pas au Moyen Âge, mais à l'humanité: il parle de nos peurs, de nos fautes, de nos obsessions et de nos illusions. Le Purgatoire évoque le changement; le Paradis, ce qui dépasse l'homme.

Et voilà peut-être le territoire véritable de Jean-Jacques Branche: entre ce que nous sommes et ce que nous pourrions devenir.

Il ne peint pas simplement des histoires: il peint des questions.

VII — Le peintre et son siècle

Il serait pourtant trop simple de faire de lui un peintre tourné vers le passé, car son œuvre, loin d'être nostalgique, est profondément contemporaine.

Le passé l'intéresse parce qu'il lui permet de parler du présent.

Les anciens mythes deviennent des outils pour comprendre notre époque.

Les personnages bibliques côtoient les scientifiques, les philosophes côtoient les anonymes, et les monstres de Bosch deviennent ceux d'aujourd'hui.

Et derrière l'apparente accumulation des références se cache une inquiétude beaucoup plus profonde où allons-nous?

L'homme moderne possède davantage de connaissances que jamais, mais possède-t-il davantage de sagesse? Nous savons fabriquer des machines extraordinaires, mais savons-nous encore pourquoi nous les fabriquons? Nous sommes capables de mesurer presque tout, mais savons-nous mesurer ce qui compte?

Voilà peut-être la question secrète de ses tableaux.

VIII — Peindre contre le temps

Il existe aussi une autre raison pour laquelle Jean-Jacques Branche peint comme il peint.

Il peint lentement: dans un monde qui accélère, il choisit une activité qui oblige à ralentir. Une peinture à l'huile réaliste demande du temps, et ce temps devient matière.

Chaque détail représente une quantité de patience, chaque visage demande une concentration et chaque correction laisse une trace.

Cette lenteur devient presque une forme de résistance.

Peindre, dans son cas, ce n'est peut-être pas seulement créer une image: c'est refuser que tout disparaisse immédiatement, refuser l'instantané et l'oubli, faire durer.

IX — L'artiste qui n'était pas censé le devenir

Il y a quelque chose de profondément romanesque dans cette trajectoire. Car pendant longtemps, rien ne semblait annoncer qu'un ancien professionnel de la banque et de l'assurance deviendrait un jour cet artiste obsédé par Bosch, Brueghel, Dali, Dante, Érasme et les grands mystères de l'existence. Et pourtant, rétrospectivement, tout semble logique. Peut-être est-ce cela que l'on appelle une vocation: elle ne disparaît jamais vraiment, elle attend simplement que la vie ait terminé ses négociations.

X — Le dernier secret

Mais il reste une question, la plus importante: pourquoi peindre tout cela? Pourquoi passer des milliers d'heures à construire des mondes aussi complexes? Pourquoi cette précision, ces références, cette volonté de faire du tableau un labyrinthe? Peut-être parce qu'au fond Jean-Jacques Branche ne cherche pas à représenter le monde, mais à comprendre pourquoi nous sommes là. Il sait probablement qu'il n'existe pas de réponse définitive; alors il peint. Il peint l'Enfer parce que nous avons tous nos enfers; le Purgatoire, parce que nous sommes tous capables de changer; le Paradis, parce que nous avons besoin de croire qu'il existe quelque chose au-delà de nous. Il peint la folie parce que la raison ne suffit pas, la beauté parce que le monde est parfois insupportable sans elle, et l'inexplicable parce que, finalement, c'est peut-être la seule chose qui mérite encore d'être peinte.

Épilogue — Le tableau n'est jamais terminé

Un jour, quelqu'un regardera peut-être un tableau de Jean-Jacques Branche sans connaître son histoire. Il verra d'abord une peinture extraordinairement précise. Puis il s'approchera, découvrira un détail, puis un autre. Il comprendra qu'un personnage regarde ailleurs, verra une référence qu'il ne comprend pas, cherchera et reviendra au tableau.

Et soudain quelque chose s'ouvrira: pas nécessairement une réponse, mais une question. C'est peut-être tout ce qu'un grand tableau peut réellement offrir. Une question suffisamment forte pour continuer à vivre dans l'esprit de celui qui l'a regardé.

Alors seulement, le tableau aura accompli son voyage.

Et peut-être que Jean-Jacques Branche n'a jamais véritablement cherché autre chose.

À seize ans, il voulait devenir peintre; des décennies plus tard, il a finalement trouvé le temps de le devenir. Mais entre les deux, il s'est produit quelque chose de plus profond: il n'a pas seulement appris à peindre.

Il a appris ce qu'il voulait chercher.

Et depuis, il cherche.

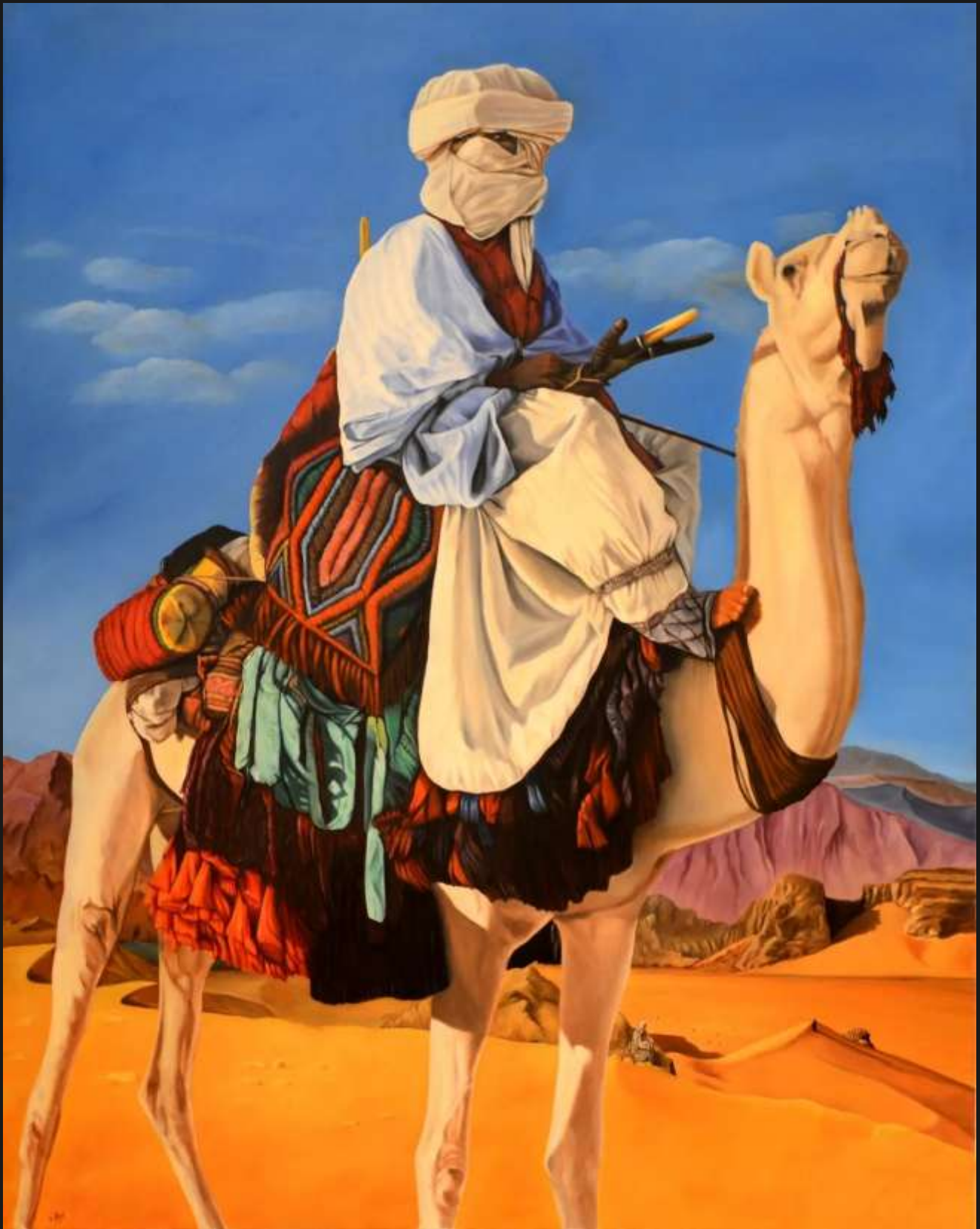
Dans Bosch, dans Dante, dans Érasme, dans les visages, les fleurs, les monstres, la lumière, la folie, la beauté et les siècles qui nous séparent des anciens maîtres.

Et peut-être, surtout, dans cette étrange matière que nous appelons la réalité, avec un pinceau à la main, comme si, derrière chaque chose visible, il savait qu'il y avait encore quelque chose: quelque chose que nous ne voyons pas, qui attend et qu'il reste à peindre.

L'inexplicable.



Le tableau comme rébus



L'essentiel est ailleurs



La décision



Hommage à van Aelst



L'origine



Génèse 1.13

L'Éloge de la folie

Un monde à déchiffrer



L'Éloge de la folie

Huile et ambre sur toile · 114 × 146 cm



L'Éloge de la folie — Détail I



L'Éloge de la folie — Détail II



L'Éloge de la folie — Détail III



L'Éloge de la folie — Détail IV

Le voyage ...
De l'ombre à la lumière



Triptyque — volet gauche



Triptyque — volet central



Triptyque — volet droit



Or ange, mon ange



Résurrection



Jour de noces au royaume

Figures et mémoire

Portraits, présences et
personnages



Le combat pour la connaissance



kether



Rien ne change



À la recherche de la pierre philosophale



Tristan



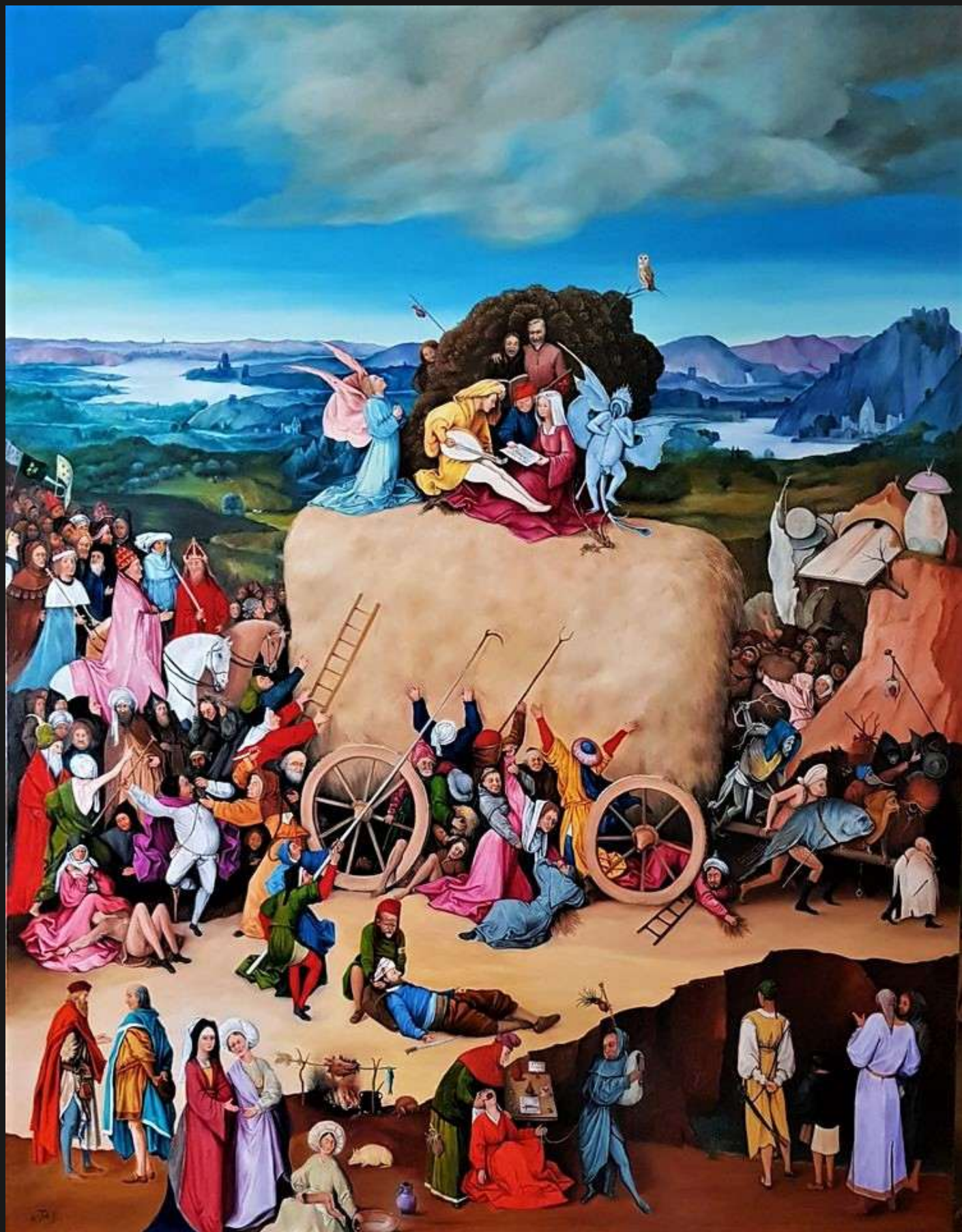
Le tricheur



Nulle grandeur sans douleurs



Pour les femmes qui se battent



L'amitié

Jean-Jacques Branche, un artiste à part

*(texte de Luc Ferry, philosophe, politologue
et ancien ministre)*



Non pas un marginal – ses toiles rencontrent un public qui les aime et les comprend –, mais plutôt un original au sens le meilleur du terme. D’abord, on ne peut pas dire qu’il vienne du sérail. Il a travaillé longtemps dans la banque et les assurances, un milieu qui n’est pas à priori celui des arts plastiques. Ensuite, cet artiste a du métier : il n’est pas du genre à nous fourguer le énième monochrome, la énième déclinaison du carré noir sur fond blanc ou des colonnes menthe/réglisse du Palais royal. Non, il travaille avec une technique ancienne qu’il maîtrise comme nul autre aujourd’hui, celle des meilleurs peintres hollandais du XVII^{ème} siècle.

Mais il y a plus, non seulement l’homme a du métier et du talent, mais il a l’impardonnable audace de vouloir dans ses toiles incorporer tout à la fois

du sens et de la beauté. En quoi il est bel et bien en marge du minimalisme conceptuel contemporain.

Qu'il me permette sur ce sujet un bref rappel historique afin de mieux situer ses œuvres dans l'histoire récente de l'art. Dans la très intéressante correspondance qu'échangent ces deux pères fondateurs de l'art moderne que furent Kandinsky et Schönberg, le premier insiste avec la dernière énergie sur le fait que ce qu'il appelle « l'art d'aujourd'hui » doit abandonner toute référence à l'harmonie classique qui formait jusqu'à présent le socle fondateur des théories du beau : *“Je crois justement, écrit il, qu'on ne peut trouver notre harmonie aujourd'hui par des voies 'géométriques', mais au contraire par l'anti-géométrie, l'antilogique le plus absolu. Cette voie est celle des dissonances dans l'art — en peinture comme en musique.”* Le parallèle qu'établit Kandinsky entre dissonance picturale et musicale est aussitôt repris par les théoriciens les plus autorisés de l'art moderne, par exemple par Theodor Adorno dans sa *Philosophie de la nouvelle musique* où on peut lire ce qui suit : *“La peinture moderne s'est détournée du figuratif, ce qui en elle marque la même rupture que l'atonalité en musique. [...] Ce qui était valable avant la rupture, à savoir la constitution d'une cohérence musicale au moyen de la tonalité, est irrémédiablement perdu.”* Dissonance, atonalité, illogisme, rupture, différence, altérité, irrationalité, absurde, chaos, inconscient, animalité en l'homme : tels sont les maîtres mots qu'affectionnent alors dans leurs écrits théoriques les peintres et les musiciens des premières avant-gardes.

En poursuivant ce parallèle entre peinture et musique nouvelles, on comprend qu'il s'agit d'enseignement devant introduire en France auprès d'un petit groupe de jeunes compositeurs (Boulez, Philippot, Martinet, Rigg...) les principes du dodécaphonisme schönbergien, le souligne avec véhémence dans son maître livre, l'*Introduction à la musique de douze sons* : *“Consciemment ou par mauvaise foi, la plupart des musiciens actuels restent les esclaves de ce que j'appellerais un certain psychologisme musical. Sans parler de ceux qui se*

complaissent dans un hédonisme souvent odieux, il est un fait que ce qui empêche certains compositeurs dits ‘avancés’ d’accomplir le pas décisif vers le langage musical nouveau, c’est leur peur atavique, dirais je, d’écrire ‘ce qui n’est pas beau’.”

C’est donc avec toutes les représentations classiques de l’idée du beau entendue comme harmonieuse synthèse d’une multiplicité de sons, de couleurs ou de formes qu’il s’agit de rompre. “*A la limite, ajoute Leibowitz, il suffit d’entendre la musique ou de lire les travaux théoriques de Schönberg pour s’apercevoir que de telles considérations n’ont plus droit de cité dans l’art musical. Son Traité d’harmonie [l’ouvrage majeur de Schönberg] est farci de passages où l’auteur se révolte contre la tendance de qualifier telle agrégation de “belle”, telle autre de “laide”, appréciations qui ressortent [sic] d’un “psychologisme” faux et confus*». C’est donc bien l’idée de beauté qui est désormais radicalement rejetée, la notion de beauté ne pouvant désormais plus fournir un quelconque principe d’orientation à l’artiste, pas plus d’ailleurs que celles, “odieuses”, de sens et à de « plaisir esthétique ».

C’est cette vulgate dogmatique que les œuvres de Jean-Jacques Branche remettent en questions avec talent et métier, avec un souci du sens et de la beauté qui ne pourra que réjouir tous ceux qui sont encore attachés à ces valeurs qui, après tout, furent depuis toujours celles de l’art véritable.



Modeste homage à Van Dael

La nature comme langage

Fleurs, couleurs et vanités



L'élévation



Le secret de la rose



Le grand oeuvre



La légende d'Hiram



La nature est un temple...

Œuvres récentes

Une recherche toujours
vivante



Thomas



Memories



Le pari de Pascal



Camille

LE MYSTÈRE D'EMEURE

« Painting the Inexplicable »

JEAN-JACQUES
BRANCHE